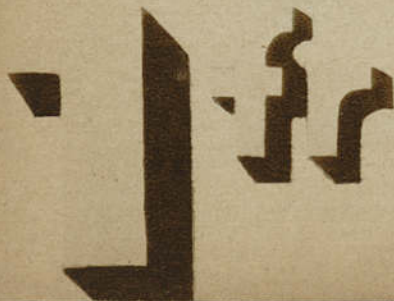


N° 17 - 14 FÉVRIER 1929

CINÉMONDE



MARY
BRIAN



**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS

COCKTAILS

BAR



Gladys Belmont, de Pueblo (Colorado), est, à 16 ans, l'héroïne du nouveau film en couleurs de Richard Dix.



Ci-dessus. — M. Stresemann vient de poser et de parler devant l'appareil.

Ci-dessous. — Monty Banks et Lillian Harvey continuent à tourner à Cannes.



Ci-dessus. — On a découvert parmi les artistes d'Hollywood quatre couples de jumeaux, dont deux jolies Chinoises !

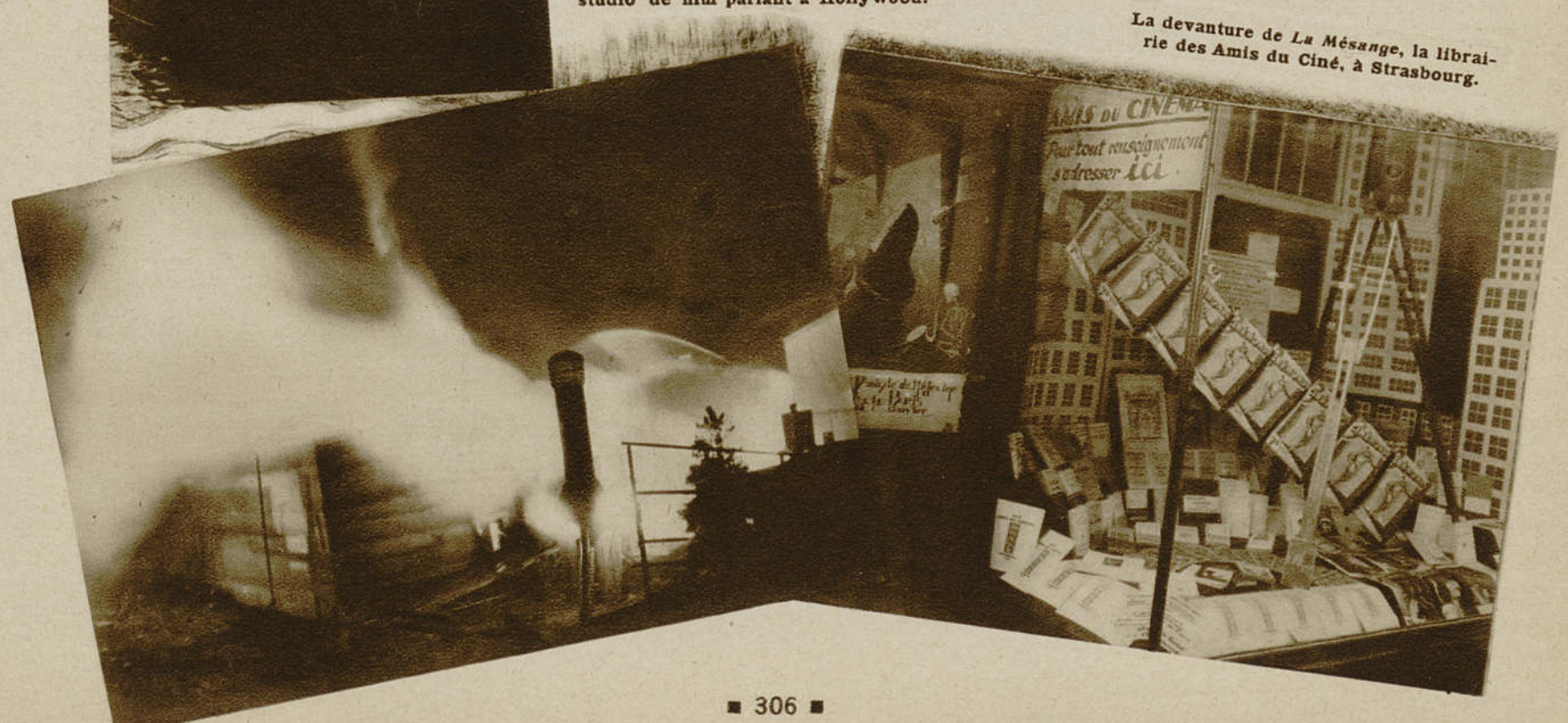
Ci-dessous. — Betty Balfour est en ce moment à Cannes.



La devanture de La Mésange, la librairie des Amis du Ciné, à Strasbourg.

Juanita Simpson, Isabelle Mack et Yeona Christenson présentent la coupe offerte aux champions de golf amateurs de Los-Angeles.

Ci-dessous. — Un incendie détruit un studio de film parlant à Hollywood.



Caïrol.



Carletto.



Porto.

CHARLIE CHAPLIN Jugé par les clowns..

C HARLOT... Quel pitre ! Quel clown ! Et un jour, celui que nous avions vu violoniste, noctambule, soldat ou forçat, est apparu dans *Le Cirque*, clown d'occasion, — riche occasion... On l'a trouvé admirable et on l'a admiré. Nous ignorons si les soldats, les vagabonds, les noctambules ont tous également apprécié Charlie... Nous avons pensé que, puisque dans son dernier film le pitre génial est un « clown » — malgré lui, mais tout de même parce que telle était sa volonté ! — il appartenait à « des clowns » de se prononcer à son égard. Charlot a-t-il été un bon clown ? A-t-il fait preuve des qualités que l'on exige communément d'eux ? Nous allons bien voir !

Je suis dans la loge de Porto, Caïrol et Carletto, au Cirque Médrano...

Rien n'est plus déconcertant qu'un clown qui ressemble : en veston, à tout autre type.

— M. Porto ?

— C'est moi.

— Avez-vous vu jouer *Le Cirque*, Porto ?

— Oui. Faut-il vous l'avouer ? J'ai été déçu, désillusionné...

« D'abord, laissez-moi vous dire que les Américains ne comprennent pas le cirque... Le clown n'existe pas pour eux.

« Charlot, lui, connaît bien le cirque. C'est indéniable. Mais il a sans doute voulu plaire à ses compatriotes. Il s'est conformé à leurs goûts.

« Car Charlie Chaplin est un ancien artiste de cirque, un ancien artiste de music-hall... »

— Vous avez donc été déçu ?

— Oui, je pensais que Charlot aurait plus d'envoie. Ce que j'ai le plus admiré, c'est son entrée dans la salle des glaces.

— Donc, vous n'avez guère aimé *Le Cirque*.

— Charlot ne s'est-il pas montré plus « clown » en d'autres films ?... Je l'ai beaucoup aimé dans son rôle de « garçon de banque »...

« Car c'est un vrai clown, et je le vois très bien à notre place dans un cirque.

« Il a des jeux de physionomie comme en avait Footit... Il est prestidigitateur. Il est acrobate.

« On voit qu'il fut clown, car il sait jouer la pantomime. Même, il sait saluer, se présenter, comme on le faisait autrefois. »

Mais voici Caïrol qui se montre, lui, plus sévère.

— Je ne le crois pas clown. Il connaît très bien le cirque, mais je pense qu'il ne pourrait faire tout ce que nous faisons. Au cinéma, c'est plus facile de faire rire. Si l'on a raté une scène, on peut couper plusieurs mètres du film ou la recommencer. Nous autres, nous ne pouvons effacer le moindre geste. Il faut qu'à tous moments, et sans répit, nous soyons drôles... Et c'est, je vous l'assure, très difficile.

Au Cirque d'Hiver, les Fratellini s'habillent en leur loge.

François, le plus vite habillé, est l'interprète de ses frères.

Certes, Charlie Chaplin est un clown.

« Il en fut un, bien avant de devenir « Charlot » au cinéma.

« Je me souviens l'avoir vu à l'Olympia. Il était alors de la troupe des « Carmo's ». Il recevait des gifles qui ne lui étaient pas adressées, et se rendait dans les avant-scènes d'où il bombardait, avec toutes sortes d'objets, ses camarades... »

« Seul, de toute la troupe, il devait devenir célèbre... »

— L'avez-vous vu jouer dans *Le Cirque* ?

— Oui...

— Eh bien ?...

François hésite.

— Je n'ai pas aimé ce film. J'ai trouvé Charlot beaucoup plus drôle en d'autres films. Il avait plus de fantaisie.

« Sans doute possède-t-il toutes les qualités qui font un bon « clown »,... seulement son métier est plus facile. Ses « drôleries » devant l'appareil à prise de vues ne sont pas définitives... »

Et comme Caïrol, François Fratellini estime qu'il est plus aisé d'être un clown de cinéma, car il lui est permis d'enlever les passages les plus médiocres pour ne garder que les bons.

Mais il conclut :

— Malgré cela, Charlot reste pour moi un bon clown. Mais un clown que je voudrais bien voir au milieu d'un vrai cirque...

Ainsi parlèrent — un peu sévèrement sans doute — les meilleurs clowns de Paris.

Mais n'ont-ils pas le droit d'être sans indulgence, ceux qui, chaque soir, improvisent des scènes comiques et font pour nous des gestes qu'on oublie aussitôt.

Marcel COULAUD.



Paul Fratellini.



François Fratellini.



Albert Fratellini.

On verra cet te Semaine

LE TOURNOI

Film réalisé par Jean Renoir. Interprétation de Aldo Nadi, Jackie Monnier, Suzanne Després, Henrique Rivero et Blanche Bernis.

Les fêtes qui se sont déroulées l'année dernière à Carcassonne ont servi de prétexte à ce film dont le scénario a été imaginé par M. Henri Dupuy-Mazuel. Toute la première partie est consacrée à l'exposition : il fallait bien nous expliquer pourquoi deux chevaliers, l'un catholique et l'autre protestant, en viendraient aux mains au cours d'un tournoi afin de vider une querelle amoureuse. Le vilain chevalier paillard, buveur, querelleur mord la poussière et le bon chevalier épouse celle qu'il aime et dont il est aimé. Fin conforme aux mœurs — je veux dire aux plus tenaces — traditions des histoires destinées à être mises en images.

Faut-il le dire? Nous nous faisons une autre idée de ces géants qui portaient allègrement des armures de soixante kilos, maniaient en se jouant des épées que nous soulevions avec peine, et M. Aldo Nadi, avec son élégante minceur, ainsi que M. Henrique Rivero, nous déconcertent un peu. Par contre, M^{lle} Jackie Monnier porte avec une rare aisance la robe de style, et ceci compense cela.

Très bonne reconstitution réalisée par Jean Renoir qui a un œil de peintre, ce qui n'est pas pour nous surprendre. Le décor magnifique de la cité de Carcassonne se prêtait à ces évocations, mais, à l'écran, les tours et les hautes murailles perdent un peu de leur majesté : il eût fallu sembler-t-il, les renforcer de quelques accessoires artistiques. Il y a au cinéma une déformation qui rend souvent le faux plus véridique que le vrai.

Le Tournoi est un film intéressant pour des quantités de raisons, bien joué, bien photographié, qui fait honneur à la production française. G. T.

LA JEUNESSE TRIOMPHANTE

Réalisation de D. W. Griffith. Interprétation de Mary Philbin, Don Alvarado et Lionel Barrymore.

A l'origine, le sujet s'appelait *Francesca di Rimini*. C'est devenu *Tombours d'amour*, et cela se passe en Amérique du Sud, il y a cent ans. D. W. Griffith nous conte la même célèbre rivalité des deux frères. Nous y prenons un plaisir mitigé, car les caractères farouches des personnages qui se trouvaient heureusement encadrés par la prestigieuse Renaissance, ne sont pas transposés ici, pour leur bien. Les frères rivaux ne nous intéressent, dans le film, pas autant que ce qui les entoure : les bals, les belles toilettes, les jardins, les opulences de la mise en scène. Et même Bonanella nous paraît éloignée par toute sa pudeur et sa réserve de la passionnée Francesca. Dans le film de Griffith, nous avons des doutes sur son indignité. Nous croyons qu'elle ne trahit son mari qu'en pensée. C'est là que le puritanisme américain s'exerce. Et cela édulcore un peu trop l'ardente légende.

En oubliant l'origine du film, on voit un excellent spectacle riche et agréable, bien joué, bien fait, bien photographié et doté de scènes de bataille, de chevauchées ou d'amour, ainsi que le public le désire.

Mais où est le Griffith de la *Rose Blanche*? ●●●●●

(Du haut en bas) M^{me} Suzanne Després et Jackie Monnier, dans *Le Tournoi*.

Pola Négri, dans une scène des *Trois Coupables* (*Jeunesse triomphante*), met en valeur la joliesse et la grâce de Mary Philbin.



à Paris



LE CAPITAIN FRACASSE

Réalisation d'Alberto Cavalcanti. Interprétation de Pierre Blanchard, Charles Boyer et Lien Deyers, Mendaille, Paula Illery, Marg. Moreno, Numès, Velsa, Vargas.

L'œuvre de Théophile Gautier n'a pas eu, certes, un adaptateur irrespectueux ou ingrat. Cavalcanti, latin raffiné et sensible, a su exprimer ce qu'il y avait de mélancolique et de touchant dans ce roman. Tous les grands événements de ce livre sont restitués à l'écran. Mais d'où vient que nous ne ressentons pas à la vision le même enchantement qu'à la lecture? Pourtant, la mise en scène est impeccable, les paysages sont ravissants et photographiés comme on ne l'imagine point, avec des éclairages contenant toute la poésie de la Touraine, toute la grâce de ses collines et de ses ciels. Pourtant, les costumes sont jolis et authentiques, les décors harmonieux, la reconstitution de bon aloi. Pourtant, Pierre Blanchard est un grand acteur, M^{lle} Deyers est gentille et Charles Boyer est fort élégant. Pourtant, il y a des spadassins, les châteaux..., le Pont-Neuf..., la Foire..., la représentation des comédiens... l'enlèvement... Il y a le *Capitaine Fracasse*, mais il n'y a pas la truculence, la vigueur, la saine gaieté, tout ce clinquant romantique, toute cette lyrique poésie que Gautier insuffla dans *Fracasse*. Pour tout dire, le film manque de panache. Il a de la joliesse, mais elle est triste. Blanchard a fait un *Fracasse* tourmenté; il le fallait vibrer et son visage est plus fait pour évoquer Chopin ou Musset que pour jouer Sigognac, Méridional insouciant, amoureux, et le premier des bohèmes...

Mais, toutes ces réserves, je ne crois pas que le public en entier les fasse aussi. Il aime-ra ce conte bien et prendra un plaisir nullement truqué à suivre les péripéties du *Capitaine Fracasse* que j'eusse voulu plus « d'amour de cape et d'épée », plus sain et plus éblouissant, mais qui demeure néanmoins une œuvre élégante et aux rares qualités de tact, de finesse et de charme discret. ●●●●●

ROSE-MARIE

Avec Joan Crawford.

L'opérette célèbre devait, évidemment, être mise à l'écran. N'attendez pas que je vous conte ici un sujet dont chaque Parisien connaît le menu. Le succès de cette comédie musicale est loin d'être épuisé. On peut dire que c'est un nom universel. Dans *Rose-Marie*, le cinégraphiste a tiré agréablement parti des décors de la forêt canadienne, des costumes de trappeur, et il a évité de trop nombreuses danses ou conversations chantées qui foisonnent dans le spectacle théâtral. Reste l'atmosphère un peu tirée « à la ligne », mais qui charme sans fatiguer.

Belles photos. Miss Joan Crawford, au beau front, aux yeux magnifiques, est une *Rose-Marie* exquise et froufroulante. ●●●●●

IL FAUT QUE TU M'ÉPOUSES

Avec Clara Bow.

Clara Bow est la gentille et espiègle vedette de cette comédie adaptée d'après une pièce française. Une scène importante se déroule au Musée Grévin. La reconstitution est un peu ahurissante, mais si amusante! ●●●●●

(De gauche à droite) Bebe Daniels, dans *Senorita*, fait son petit Douglas Fairbanks.

La Grande Passion, film de sport... passionné.

Cette pauvre petite Joan Crawford a raison d'avoir peur! (*Rose-Marie*)



CHIFFONS

Avec Billie Dove.

Billie Dove joue une frivole jeune fille, qui finit par abandonner le bluff pour accepter l'amour. C'est gentil, mais sans caractère. ●●●●●

LA PETITE BONNE

Avec Louise Fazenda.

Louise Fazenda, fantasiste de grand talent, joue un rôle caricatural où elle peut, à merveille, exercer ses dons cocasses. Elle fait rire, et ce n'est jamais par des effets faciles. Quant au sujet, il est d'un vaudeville assez ordinaire : quiproquos, poursuites, changement d'identité, etc., etc. ●●●●●

SEÑORITA

Avec Bebe Daniels.

Dans un Etat de l'Amérique centrale. Des aventures, des guerillas. Et puis, un jeune señor à la lèvre moustachue. Le jeune señor, c'est Bebe Daniels qui se bat en duel avec une « furia » étonnante, et son adversaire est James Hall, qui découvre la vérité, et épouse la jolie duelliste. Et voilà... Il y a Bebe Daniels, c'est-à-dire de l'humour souriant, des expressions burlesques et beaucoup de fine comédie. ●●●●●

LE CHANT DU PRISONNIER

Réalisation de Joë May.

Interprétation de Lars Hanson, Dié Parlo et Gustave Fröhlich.

Ce très beau film, qui fit une belle carrière à l'Impérial, passe sur les principaux écrans de Paris. On ira voir une des œuvres les plus caractéristiques du cinéma allemand, où la profondeur psychologique, la maîtrise talentueuse des scènes, la beauté des éclairages, l'intensité de jeu des trois interprètes révèlent l'incontestable supériorité des cinéastes allemands. ●●●●●

René OLIVET.

LA GRANDE PASSION

Réalisé par André Hugon.

Interprété par Lil Dagover, Rolla-Norman, Paul Menant et Patricia Allon.

La *Grande Passion*, c'est... l'auriez-vous deviné? Le rugby. Le rugby, noble sport où quinze hommes se ruent sur le stade brûlé de soleil, ou rempli de boue, pour se disputer un ballon ovale...

Nous n'avons pas en France le monopole des films sportifs. Il s'en faut. Celui-ci n'est certes pas mauvais. La partie de rugby est ingénieusement réalisée. Mais, en Amérique, de tels moyens sont employés qu'on croit assister réellement, comme l'arbitre placé sur le stade, aux moindres détails du match.

Tandis que, dans ce film, les mouvements des sportifs ne nous sont pas révélés dans leur ampleur. Et puis, la foule, l'immense, enthousiaste et hurlante foule, nous ne la voyons pas comme dans un film américain. Cela ne contribue pas à créer l'atmosphère.

Manque de moyens, dira-t-on? Non; manque d'organisation, et peut-être aussi de talent.

L'intrigue est intéressante, et deux bons auteurs la soutiennent, l'excellent Rolla-Norman qui a plus l'air d'un acteur aux trois douzièmes que d'un lanceur de balle, et Lil Dagover, belle, plastique et talentueuse. Il y a de jolies scènes de neige, et une chute impressionnante.

En résumé, c'est un film fort ordinaire mais pourvu néanmoins de quelques éléments qui en assureront son succès. Mais les sportifs qui veulent voir une belle partie de rugby dans un film français seront déçus, surtout s'ils ont déjà vu : *Vive le Sport* avec Harold Lloyd. ●●●●●

LA SOUSCRIPTION

en faveur

de *Le Saint*, Popérateur héroïque devenu aveugle

Les lecteurs de *Cinéma* ont commencé à nous faire parvenir leurs dons. Nous les remercions vivement, espérant que ce n'est là qu'un petit commencement : les amis du cinéma doivent s'unir pour secourir une si intéressante infortune et nous ne pouvons douter de leur bon cœur.

Cinéma, 200 fr.; Meguerian, 10 fr.; de Camoy, 10 fr.; Anonyme roux, 10 fr.; Bréhard, 5 fr.; Chenal, 10 fr.; Julius Handford, 20 fr.; P. Heuze, 20 fr.; L. M. R., 10 fr.; Anonyme, 20 fr.; Bruyer, 10 fr.; Sabatier, 10 fr.; Léon Abrie, 20 fr.; Germain Fontenelle, 10 fr.; Léon Bary, 10 fr.; Grizard, 10 fr.; Poudevic, 10 fr.; Gallais, 10 fr.; Gaisser, 10 fr.; Géo Leclercq, 10 fr. (à suivre).

Montant de cette première liste au comité Le Saint, 28, rue Tronchet, Paris (9) à qui les souscriptions peuvent aussi être adressées directement.

LE FILM DE LA SEMAINE

La Vallée des Géants

PARMI les films que l'on peut voir sur les écrans parisiens cette semaine, nous avons songé à donner une certaine importance à la Vallée des Géants parce qu'il nous semble représentatif d'un genre du cinéma américain qui tend à disparaître en dépit de la vogue qu'il a connue. La Vallée des Géants, c'est le film type d'aventures se déroulant dans de magnifiques paysages avec une action mouvementée et dans laquelle nous renouons les physionomies bien connues du jeune amoureux, de la pure fiancée et du vilain traître qui, finalement, se trouve confondu; le drame finissant, bien entendu, par un mariage.

La Vallée des Géants, c'est en somme l'histoire de Roméo et Juliette transposée dans les Montagnes Rocheuses. En voici l'argument :

Bryce Cardigan est le fils d'un riche propriétaire de forêts de la Californie septentrionale. Quand sa mère mourut, Bryce était tout jeune, mais il se souvient toujours du tombeau qui lui fut élevé au milieu de la forêt de cèdres rouges dans un lieu appelé La Vallée des Géants. Après de longues années d'absence, il revient chez lui et trouve à la gare sa voiture dans laquelle a pris place, par erreur, Helen Pennington, la nièce de son rival dans l'industrie forestière. Avant de rentrer chez lui, Bryce s'arrête au tombeau de sa mère. Un arbre a été abattu sur la pierre tombale par le contremaître de Pennington, afin de prendre un billot d'un des cèdres superbes qui aisaient au tombeau un mausolée vivant. Bryce se jure de punir cette profanation. Il retrouve son vieux père, devenu aveugle. Ce lui-ci apprend alors que Pennington s'est assuré l'usage exclusif du train qui sert à transporter les coupes de bois. C'est la ruine pour les Cardigan s'ils n'arrivent à construire une voie particulière

Bryce trouve un commanditaire et obtient, grâce à un de ses amis qui lui sert d'homme de paille, l'autorisation de la municipalité pour la construction d'une nouvelle ligne, qui doit couper en un point celle de Pennington. Ce croisement doit être fait à l'insu de celui-ci.

Pendant ce temps, Pennington et sa nièce se rendent dans la vallée en empruntant le train de bois. Mais les freins se rompent, et le convoi



descend à une vitesse vertigineuse les pentes rapides de la montagne. Le train approche d'un tournant dangereux. Heureusement, Bryce se trouvait aussi dans le train et réussit à détacher le fourgon où se trouvent Helen et son oncle, tandis que le train va se briser dans un ravin.

Avec l'aide d'Helen, dont il est aimé, Bryce réussit à déjouer les projets de Pennington et de son contremaître et la voie est posée après une bataille acharnée.

Et Bryce et Helen, oubliant toute rancune et toute rivalité, unissent dans un même nom les usines des Cardigan et celles des Pennington.

On pensera ce qu'on voudra de ce scénario qui a peut-être le tort de ressembler à une multitude d'histoires que nous avons déjà vues en images l'écran américain. Mais celui-ci a l'immense avantage d'être interprété par d'excellents acteurs : Milton Sills (Bryce Cardigan), la jolie Doris Kenyon (Helen Pennington), George Lawett (John Cardigan).

Nous avons déjà dit ce qu'il faut penser des sites choisis pour situer cette aventure. On y remarquera, notamment, d'admirables paysages variés, et un excellent documentaire sur l'industrie de ces régions. P. DE PIERRE.

De vastes échappées, des arbres centenaires, la vie rude et saine des bûcherons, du travail, de la lutte, une jolie histoire d'amour, nous trouvons tout cela dans *La Vallée des Géants*, bon film.

Conrad Veidt

L'un des meilleurs artistes d'outre-Rhin. Masque caractéristique aux traits saillants. Visage d'une effrayante maigreur. Des yeux pâles dont le regard semble toujours chercher le côté fantastique des choses. Un front immense, sourcils mobiles, bouche douloureuse. Un auteur dramatique de grande sincérité. Conrad Veidt est né à Berlin, le 22 janvier 1893. Il fait ses études au Collège des Hohenzollern, à Schöneberg, débute dans la carrière théâtrale et, de 1912 à 1914, consacre tout son talent à la scène. Mobilisé jusqu'en 1916. Epouse, en 1923, Félicitas Radke.

Ses premières créations à l'écran furent : *Nostalgie* et *Ratsel Von Bangalore*. Il quitta les studios allemands pour Hollywood où il avait été engagé par la Société United Artists. Il passe ensuite à l'Universal, où il vient d'achever *L'Homme qui rit*, d'après Victor Hugo, sous la direction de Paul Léni.

Parmi les films interprétés par Conrad Veidt citons : *Le Cabinet du docteur Caligari*, *Les*



Conrad Veidt dans « L'Étudiant de Prague »

Mains d'Orlac, de Robert Wiene, *Les Frères Schellenberg*, de Karl Grün, *Le Tombeau hindou*, de Joë May, *Figures de cire*, de Paul Léni, *Lucrèce Borgia* et *Le Baiser mortel*, d'Oswald, *A qui la faute*, de Paul Czinner, *Le Comte Kostia*, de Jacques Robert, *Le Fou*, d'après Pirandello.

Doué d'un sens dramatique très juste, Conrad Veidt, qui a tourné sous la direction des principaux réalisateurs allemands, personnifie les tendances particulières qui guideront le cinéma d'outre-Rhin. Il exprime cette passion du fantastique avec une puissance parfois hallucinante. On n'oubliera pas ses créations du *Cesare* de *Caligari*, le mystérieux sonnambule, du musicien des *Mains d'Orlac*, dont les traits convulsés peignaient effroyablement le dégoût de soi-même. Le rôle du comte Kostia, qu'il interprétait dans le film de Jacques Robert, fut également remarquable. Il y avait là, notamment, une scène très longue où Conrad Veidt jouait seul et qu'il rendit avec une force rare.

Artiste au tempérament personnel, Conrad Veidt excelle à traduire les âmes les plus tourmentées et les plus douloureuses. Il joue avec entrain, mais sans tomber dans le faux des rôles particulièrement difficiles, et peu d'artistes de cette classe parviennent à exprimer une psychologie par des moyens identiques. Il fut, dans *A qui la faute* ? un être cynique sans vains effets et, plus récemment, dans *Le Baiser mortel*, un débauché et un ivrogne avec un réalisme effarant. Conrad Veidt joue avec son front comme Jannings joue avec son dos. C'est un artiste qui crée son personnage avec une conviction véritable.

P. L.



Comment prétendre satisfaire tout le monde et... soi-même ? Louangé, critiqué, le film parlant et sonore n'échappe pas à la règle commune. Notre collaborateur André Imbert montre ici, d'amusante façon, comment les avis peuvent être partagés !

CINÉMA PARLANT

J'aperçus l'amateur de cinéma. Son regard était sombre et son teint blafard. Il buvait une infusion dans laquelle il avait préalablement versé une poudre digestive. L'amateur de cinéma avait mal à l'estomac.

« Que d'affaires avec ce cinéma parlant ! me dit-il nerveusement. Vos journaux sont remplis de cette invention. Belle invention ! Nous avions une machine merveilleuse qui nous transportait dans un monde irréel, une machine qui nous faisait rêver tout éveillé. C'était trop beau. Il fallait que la parole intervienne pour tuer le rêve. Nous voilà retombés sur la terre. »

— Mais...
— Il n'y a pas de mal. Le cinéma parlant est une absurdité. Après la parole et la couleur, nous aurons le relief. Ce sera complet. Et le cinéma sera revenu au théâtre, dont il avait eu tant de peine à se dégager.

— Le cinéma parlant a cependant son intérêt !
— Tous les mêmes ! Parce que c'est nouveau, vous vous emballez comme des enfants. Le cinéma parlant fera peut-être une excellente attraction pour fête foraine. Mais nous, les vrais, les purs amateurs de cinéma, nous ne l'accepterons jamais. A notre époque où le discours règne en maître, où les belles phrases et les expressions hypertrophiées sont dans toutes les bouches, nous avions un refuge, un seul, contre la parole : c'était le cinéma. Et on veut nous l'enlever ! Il est heureusement probable que la vogue du cinéma parlant sera de courte durée. Sauf l'étonnement des oreilles qui cessera vite, je crois que c'est une invention de fort peu d'effet. Aussi, j'espère qu'on en quittera bientôt l'usage. Sinon le cinéma est perdu.

Huit jours après, je revis l'amateur de cinéma. Il avait rajeuni de dix ans. Son teint était vermeil. Il achevait un excellent repas, et les drogues avaient fait place à une bouteille de Pommard. L'amateur de cinéma semblait en forme, ce jour-là.

— Avez-vous entendu le film parlant ? me cria-t-il dès qu'il m'aperçut. Voilà une invention prodigieuse qui va bouleverser le monde.

— Qui va bouleverser tout au moins le cinéma.
— Pas seulement le cinéma ! éclata-t-il. Perdez donc cette habitude de tout juger avec un cerveau rétrograde. Voyez avant, que diable ! D'ici peu, une séance de cinéma

sera une chose inouïe. Tenez ! voilà ce que sera une course de chars romains dans le cinéma de demain : D'abord, nous voyons les chars de tout près. Des garçons d'écurie les préparent pour la course. Une roue grince. Nous entendons le grincement. Un aide met de l'huile dans le moyen. Le grincement cesse. Soudain, nous voyons l'immense arène. Elle est remplie de milliers de spectateurs. Une rumeur confuse remplace le bruit précis. Puis, nous nous approchons de deux spectateurs et nous surprenons leur conversation. Mais voici la course de chars. Tandis que nous voyons rouler les chars à toute vitesse, nous entendons les cris des conducteurs, le halètement des chevaux, le crissement du sable, les vociférations de la foule. Voilà la course de chars nouvelle formule.

— Le théâtre est infiniment plus limité.
— Toujours votre théâtre ! Les films sonores amèneront entre le cinéma et le théâtre une séparation définitive. Pouvons-nous au théâtre voir un grillon et l'entendre chanter ? Et tout cela n'est rien, dit l'amateur de cinéma en s'animant de plus en plus. Comme les films passent à travers une foule de nations, le cinéma parlant aura pour conséquence fatale, inexorable, d'obliger les peuples à adopter un langage commun. Du coup, le monde est transformé.

— Certains prétendent au contraire que l'on abandonnera le cinéma parlant parce qu'il ne pourra vaincre l'obstacle des langages différents.

— Les pessimistes disent aussi que cette invention n'est bonne à rien et cela parce qu'elle n'est pas encore au point, dit l'amateur de cinéma en versant dans son verre le reste de Pommard. Le dédain qu'ils montrent pour les films sonores fait penser au dédain avec lequel Montaigne s'exprimait au XVI^e siècle sur les armes à feu.

— Que disait l'auteur des *Essais* ?

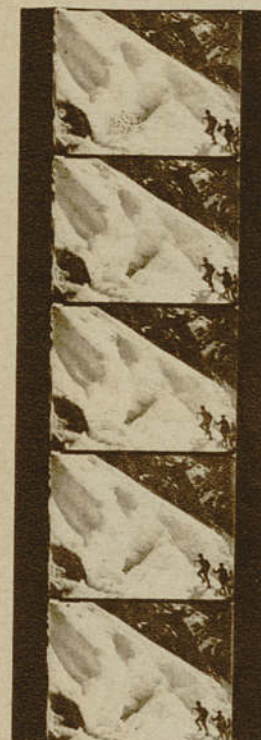
— Montaigne, dans son chapitre « Des Destriers », donne son opinion sur le pistolet, cet ancêtre de nos modernes fusils et revolvers. Il estime que, sauf l'étonnement des oreilles, auquel chacun est approuvé, c'est une arme de fort peu d'effet, et il espère qu'on en quittera bientôt l'usage. Montaigne ne prévoyait guère la perfection à laquelle atteindraient les armes à feu et le rôle qu'elles joueraient dans l'histoire. Une invention comme l'arme à feu ou le film sonore évolue en se perfectionnant sans cesse, mais ne peut être abandonnée. Le cinéma parlant pousse ses premiers vagissements, mais l'avenir est à lui.

L'amateur de cinéma vida son verre d'un trait et dit d'une voix formidable : « Le cinéma parlant changera la face du monde. »

André IMBERT.



Oswald



A 3.700 mètres d'altitude



La montagne est un décor naturel qui a toujours tenté, à juste titre, les metteurs en scène. Ses plans superposés blancs et noirs donnent souvent à la projection, surtout lorsque l'appareil de prise de vue se déplace, un relief que n'atteignent que rarement les autres paysages.

Et la montagne ne se borne pas à cet emploi inanimé de décor. Elle est un véritable acteur, dont les qualités d'action, d'émotion, de grandeur, sont indéniables.

« Que l'homme est petit, écrivait l'immortel M. Perrichon sur un livre de pensées, quand on le contemple du haut de la mer de glace ! »

Il est petit, mais il lutte, et si quelquefois il y succombe, souvent il en est victorieux.

C'est cette lutte pénible, cette victoire arrachée à force de courage, d'endurance, de ténacité, que nous montrera *La Cordée*, un beau film que tournèrent en plein massif du Mont Blanc les Films de Haute-Montagne, et que présentent MM. Georges Tainaz et Pierre Muller.

Les aiguilles Ravel et Mummery étaient le but à atteindre. Et ce n'est pas une petite tâche que de gagner leurs sommets (3.693 et 3.700 mètres). Leur ascension est réputée comme étant la plus difficile de celles de Chamonix. Les passages sont extrêmement exposés ; il faut une marche longue et pénible sur des pentes glacées et traîtres pour arriver seulement à leur pied. Et la caravane est déjà lasse quand le plus périlleux se présente.

Alors commence l'ascension véritable, lente, parsemée à chaque pas d'embûches cachées. La glace, les crevasses, les pentes couvertes de verglas, les avalanches qui arrivent avec un bruit de tonnerre, alors qu'il

est déjà trop tard pour se garer, entravent la marche.

Dans *La Cordée*, on pourra voir une chute de pierres, et un accident terrible que l'opérateur eut le courage de tourner : un des guides disparut dans une crevasse, se défonçant la cage thoracique. Pour filmer certains passages de la Mummery, on dit la Mummery, montagne mauvaise, comme on dit la Méchain, femme mauvaise, le même opérateur dut tourner, suspendu dans le vide à une corde, au-dessus d'un abîme de mille mètres !

Mais quelle prise de vue ! Cet effort d'énergie valait la peine d'être donné. Mais, s'il n'a pas eu le vertige alors qu'il tournait, peut-être notre cameraman héroïque sera-t-il moins impavide lorsqu'il verra ce bout de film sur l'écran, et frémira-t-il avec les autres spectateurs...

Les acteurs de ce film admirable ? Des héros : Armand Charlet, le fameux guide de Chamonix, qui fut cité à l'ordre de la Nation dernièrement pour avoir fait une chute grave alors qu'il voulait sauver la vie de ses compagnons en péril ; son frère Georges Charlet, Arthur Ravel, qui connaît parfaitement la Mummery pour en avoir fait l'ascension plusieurs fois depuis 1924, Henri Couttet et Charles Balmat, montagnards endurcis.

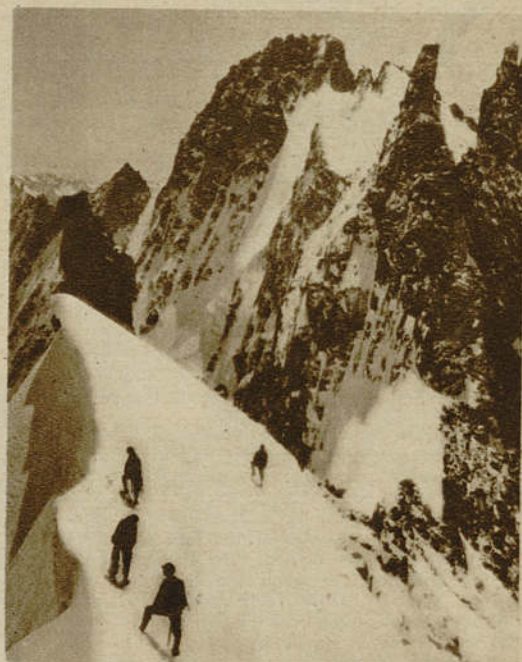
Après un dur labeur, augmenté encore par le poids des appareils de prise de vue, ils parvinrent à leur but. Et cette arrivée fut couronnée par l'aviateur Thoret, le célèbre spécialiste des vols en montagne : à quelques mètres, il les survola, en des acrobaties surprenantes, parmi les pics et les glaciers, qui furent, elles aussi, enregistrées par les caméras.

Ce film mérite d'être classé parmi les plus émouvants, ceux qui méritent d'être vus et applaudis.

Il nous donne une belle leçon d'énergie en nous montrant ces hommes qui risquent leur vie pour atteindre un but immatériel, pour la satisfaction d'avoir réussi cette chose difficile qu'ils se proposaient. Et l'exemple est utile aujourd'hui où l'on cherche le plus en tâchant de peiner le moins.

J. HANDFORD.

Le film donne parfois de belles leçons d'énergie en nous montrant des hommes qui luttent, risquent leur vie pour atteindre des buts matériels, pour la satisfaction d'avoir réussi une chose difficile...





M. Baranovskaia dans *La Mère*.

SANS compter les méfaits de la censure de certains passages nécessaires à leur compréhension parfaite, qui prive le public français de ces chefs-d'œuvre du cinéma soviétique : *La Fin de St-Petersbourg* et *La Mère*, de Poudovkine, en attendant *Germinial*, *Le Cuirassé Potemkine* et *Octobre*, d'Eisenstein, en attendant *La Ligne générale*, *La Onzième Année* et *L'Usine*, de Dziga-Vertoff. *Le quarante et unième*, de Protozanoff. *Carte jaune*, de F. Azep, *Zoenyhora*, de Dovzenko. *Le Dimanche noir*, de Wiskowski, qui nous prive également de *Beau Geste*, film américain d'Herbert Brenon, de *Joanne Ney*, œuvre allemande de G. W. Pabst, d'après un scénario d'Ilyia Ehrenbourg, sans compter *Is not life Wonderful*, de Griffith, interdit chez nous parce qu'il montrait les Allemands sous un jour favorable... Sans compter donc les méfaits de la censure, de nombreux films de classe risquent de ne pouvoir toucher notre sensibilité, toujours à l'affût de quelque chose de neuf ou d'original, en restant hors de nos frontières.

Vous avez pu admirer récemment *L'Étudiant de Prague*, film allemand d'une valeur incontestable, réalisé par Henrich Galeen d'après un conte d'Hans Heinz Ewers, et *La Chair et le Diable*, film américain de Clarence Brown, d'après Sudermann. Or, savez-vous que l'un et l'autre datent de tout près de deux ans ? Ils sont d'une valeur telle que leur vision actuelle nous les fait croire récents, mais quelle admiration plus grande n'aurions-nous pas eu pour eux si nous les avions vus en leur temps...

On nous promet pour la saison à venir la grande production allemande de cette année : *Mandragore*, tournée par Henrich Galeen, qui fut le scénariste de *Nosferatu* et du *Cabinet des figures de cire*, l'assistant de Murnau et de Paul

On ne verra pas cette semaine à Paris...

Léni. C'est un film étrange, hallucinant, œuvre d'Heinz Ewers, adaptée à l'écran avec une maîtrise incomparable et qui prouve que les vieux secrets de cet admirable romantisme allemand, qui va d'Hoffmann aux frères Grimm, n'ont rien perdu de leurs droits ni de leur puissance.

Mais qui donc sortira en France cet autre grand film de 1928 : *Schinderhannes*, d'un jeune cinéaste d'outre-Rhin : Kurt Bernhardt ? Qui donc nous révélera ces *Aventures d'un billet de banque*, que composa récemment Berthold Viertel, auteur de ce cauchemar fantastique et merveilleux que fut *La Perruque*, projetée seulement aux Arts décoratifs de 1925 et, qu'entre parenthèses, nous voudrions bien revoir ?

Nous attendons encore quelques films allemands récents, mais il en est d'autres que nous voudrions voir enfin, depuis qu'on nous en parle.

Le Camp de Donald Westhoff réalisé par Fritz Wendhausen (le metteur en scène du *Cavalier de Pierre*), d'après une nouvelle de Félix Hollaender.

Le Pont des Chats, réalisé par Gerhardt Lamprecht, d'après le chef-d'œuvre de Sudermann, et tous ces autres films, du même (dont nous n'avons vu jusqu'ici que *Les Désertés de la vie*), peintures vivantes et sobres de la pègre, des miséreux, des pauvres gens, de tous les bannis de la chance : *Les Hommes pêle-mêle*, *Sous la Lanterne*, *Crime*, *Les Bâtards*, et *Le Vieux Fritz*, réplique allemande au *Napoléon*, de G. W. Pabst.

Isare, *La Reine Louise*, *Au bord du monde*, de Karl Griine.

L'Éclat de Colomb, de Lupa Pick. Et puis ces quelques autres, plus anciens : *Les Wis-*

kotteus et *La Chanson de la Vie*, réalisés par Arthur Bergen d'après deux romans de Rudolph Herzog.

L'Ophelein de Lowood et *Cauchemars*, de Kurt Bernhardt.

L'Amour et Donna Juanna, de Paul Czinner.

Mais verrons-nous jamais cette œuvre prodigieuse : *La Chronique de Grieshuus*, dernier film de Von Gerlach, mort en août 1925, et dont je tiens la précédente production : *Vanina*, comme l'une des plus grandes choses du cinéma germanique.

Je crois en effet que l'on pourrait englober toute la signification du film allemand dans ces quelques œuvres supérieures que j'estime les plus parfaites produites outre-Rhin :

La Rue, de Karl Grüne, *Les Trois Lumières*, de Fritz Lang, *Nosferatu*, de Murnau (peut-être aussi *Le Dernier des Hommes*, du même, mais pour ses qualités techniques seulement), *Vanina* et *Grieshuus*, de Von Gerlach, sans oublier, au-dessus de tous, l'admirable *Variétés*, de Dupont.

Pour des raisons diverses, qu'il ne m'est pas possible de développer ici — chose que je compte faire un jour — je tiens *Les Nibelungen*, *Métropolis*, *Le Cavalier de Pierre*, *L'Étudiant de Prague*, *Baruch*, *La Perruque*, *Le Montreur d'Ombres*, *Saint Sylvestre*, *Caligari*, pour des œuvres, quelquefois mieux réalisées techniquement que certaines des précédentes, mais moins significatives et surtout inégales.

Et, dans l'ordre romantique, il est certain que, par son sens poétique, par son lyrisme prodigieux, par son atmosphère surtout, étrange et grandiose, *La Chronique de Grieshuus* dépasse en beauté ce que furent *Les Trois Lumières*.

Sur un scénario de Thea Von Harbou, d'après l'impressionnante nouvelle de Théodore Storm, Von Gerlach a réalisé un film qui oppose des caractères puissamment burinés, des êtres frustes, violents dans leurs passions, et courbés sous le fardeau d'un fatum inéluctable. Tragédie terrible, tragédie familiale, peuplée de fantômes, de terreurs, d'angoisses, de haines, se déroulant à l'ombre d'un vieux burg médiéval, héritage convoité, et au milieu d'une désolation sinistre. Dans ce film, le folklore, l'atmosphère tiennent le premier plan. Le paysage est le grand acteur. Visions terrifiantes, horizons déserts, landes mortes, ciels noirs, tours emplies de légendes,

Dans l'usine que la grève a immobilisée (*La Mère*).



A gauche, de haut en bas : *Octobre*, la rue. Les élèves de l'École militaire se préparent à défendre le Palais d'Hiver. Des « soldats » bolcheviques.

peuplées de mystères Conte d'Hoffmann, visages sortis des « élixirs du diable ». Ce qu'il y a surtout, c'est une liaison profonde entre le paysage et les personnages, entre l'atmosphère et l'action, le folklore et le drame. Une liaison que l'on pourrait dire occulte, entre le milieu ambiant et ceux qui reflètent comme l'effet rayonnant émanant de ce milieu. Effet concentré, nostalgique, pesant comme une douleur sourde. Un mot allemand intraduisible en français en donne le sens exact : « Stimmung ». État d'âme, état diabolique du « fatum ». Tel est ce film prodigieux. Le verrons-nous jamais ? La question reste posée.

Cependant il n'est pas que des films allemands. L'Amérique aussi garde encore de nombreux films que nous voudrions voir.

Pourquoi *Le Vieil Heidelberg*, de Lubitsch, n'est-il pas encore paru chez nous ? Voici un an déjà qu'il est achevé, et nous connaissons peut-être *Le Patriote*, son dernier film — un chef-d'œuvre — avant celui-là. Mais du même éditeur, la Metro-Goldwyn. N'attendons-nous pas encore : *La Foule*, de King Vidor. *Le Vent*, de Victor Sjöström. Et le plus grand de tous : *La Piste de 98*, épopée des chercheurs d'or, poème de la neige, de la souffrance, du désespoir et des horizons sans

La foule descend lentement mais irrésistiblement vers le port d'Odessa (*Potemkine*).



Une image saisissante (*La Mère*).

limite, dernière production de Clarence Brown. Et les derniers films de Tod Browning, avec Lon Chaney, *Le Cosaque*, de George Hill, *Rose-Marie*, de William Nigh — et d'autres encore.

Nous nous souvenons du magnifique *Greed*, de Von Stroheim, mutilé, tronqué, réduit de moitié, mais si beau encore malgré tout, preuve d'une étonnante puissance. Nous ne le verrons jamais tel qu'il fut conçu par son auteur. Mais verrons-nous maintenant son dernier : *La Marche nuptiale* (rien à voir avec Henri Bataille), qui dépasse encore le précédent et témoigne de cette prodigieuse personnalité qui se refuse à toute diminution de soi, à toute concession, qui veut être soi-même avant tout — et rien que cela. Son film entier, nous ne le connaîtrons sans doute jamais, lui non plus. Trop long ! disent les éditeurs. Son compatriote Von Sternberg le met au point — comme on dit. Nous pouvons avoir confiance en l'auteur des *Nuits de Chicago*, mais nous persistons à croire que nul ne devrait porter la main sur l'œuvre d'un artiste, surtout quand il est de cette classe. On dit toutefois que le film de Stroheim serait — plutôt que tronqué — édité en deux parties, en deux films différents. L'un resterait : *La Marche nuptiale* et l'autre, le second, porterait le titre de *Lune de miel*. Nous souhaitons que l'on s'en tienne à cette heureuse alternative, et nous attendons avec impatience l'œuvre maîtresse de ce grand cinéaste. Nous espérons que la Paramount nous le montrera bientôt, sans attendre une année entière comme pour *Les Ailes*. Et qu'elle nous montrera également sans trop tarder : *The Street of Sin*, de Von Sternberg, troisième film de Jannings en Amérique. *Beau Sabreur*, de William Wellmann. *The Rough Riders*, de Victor Fleming et les dernières œuvres de James Cruze, le prestigieux auteur de *Jazz*.

Nous les attendons tous, ces films. Nous voulons les voir. Notre désir sera-t-il bientôt réalisé ?

Pourrons-nous enfin applaudir les Stroheim, les Gerlach, les Lubitsch, les Sternberg, les Sjöström ? La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

JEAN MITRY.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

La question reste posée. La réponse appartient aux éditeurs.

AU STUDIO

A Franceur. — Une salle basse d'un manoir mystérieux. *Les Hommes vivants*. Le décor est de Claude Franc-Nohain, et Marcel Dumont met en scène. Klein Rogge, qui devait être d'abord la vedette de ce film, appelé ailleurs par d'autres engagements, a dû être remplacé par Maurice Schultz.

Sur un autre théâtre du même studio, M. Simon, le directeur de « Rapid-Film », fait installer les décors dans lesquels seront tournés les intérieurs du *Secret du Cargo*, production « Film des Phares ».

Dans les laboratoires, Georges Monca et Marco de Gastagne continuent de monter *Les Fourchambault* et *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*.

A Neuilly. — Au « Film d'Art », Julien Duvivier a tourné d'intéressantes scènes de *La Vie miraculeuse de Thérèse Martin* dans des décors représentant la maison de famille de la petite carmélite de Lisieux et sa chambre de jeune fille.

A Billancourt. — En l'absence d'Henry Fescourt, que retient chez lui une fâcheuse grippe, Henri Debain, toujours souriant, tourne les scènes du *cachot* d'Edmond Dantès, au château d'If, et, dans une auberge provençale, interprétant en même temps avec humour et brio le rôle de Cadrouse.

On commence à préparer les décors de *Nuits de Prince* dont les premiers tours de manivelle seront donnés vers le 15 février. Gina Manès et Jaque Catelain seront les principales vedettes de ce film que Marcel L'Herbier mettra en scène.

Charles Lamac a terminé la réalisation d'*Année de Montparnasse*, dont les principaux interprètes sont André Roanne et Anna Ondra.

A Épinay. — A. Menchen, Grantham Hayes continue la réalisation de *Parce que je t'aime*, avec Nicolas Rimsky et Elsa Tamarly. Les décors sont signés par Agnès et la régie est confiée au sympathique René Bibal.

A l'Éclair, on pousse activement les premiers décors du *Collier de la Reine*, dont la réalisation va commencer incessamment, bien qu'il reste encore des rôles importants à attribuer. Je crois pouvoir affirmer que Gaston Raval a décidé de distribuer uniquement tous les rôles à des artistes français.

A Joinville, Studio des Cinéromans. — Si la semaine dernière on se disputait dans tous les films qui se tournaient, cette semaine on danse partout. Suzy Vernon en effet et Danielle Parola entourées de leurs gentilles amies et de nombreux et élégants danseurs s'adonnent à cœur joie aux polkas et aux quadrilles, car nous sommes en 1910 dans *Paris-Girls* que réalise Henry Roussel. D'un autre côté, dans un jardin de rêves, qui surplombent des terrasses fleuries, nous des arceaux de verdure, au clair d'une lune scintillante, Conchita danse au cours d'un bal costumé qu'en son honneur donne Mateo, son amant. Le décor dans lequel Jacques de Baroncelli tourne cette scène importante de sa nouvelle production est véritablement une merveille. Les acteurs, magnifiquement costumés, les femmes d'une grande beauté, les danses si réussies de Conchita de Mon-energo font que ce passage sera un des clous de ce film qui n'en manque point.

A Gaumont. — Personne sur les théâtres, mais dans le studio spécial Maurice Champoux termine son film parlant qui a pour titre *Le Récit du Capitaine*. Jean Gougeon, le jeune réalisateur de *Rayon de Soleil*, qui passe avec succès sur de nombreux écrans, va commencer un nouveau film : *Huit Jours dans un port*.

Le spécialiste de la Star-Film découpe activement *L'Étrangère*, la célèbre pièce d'Alexandre Dumas fils qui fut créée en 1876 par une pléiade d'artistes : Sarah Bernhardt, Coquelin, Got, Mounet-Sully, Febvre, M^{me} Croyette et Brohan. Quels seront, à l'écran, les créateurs de cette œuvre célèbre. Nul ne le sait encore, mais la Star-Film la veut très brillante et ne négligera rien pour cela.

La Déserteuse, d'après l'œuvre de Maurice Rostand, sera prochainement réalisée par Germaine Dulac.

Aux ateliers de la G. M., à Billancourt, Jean Bertin et André Tinchant achèvent le montage de *Port en Port*, un petit documentaire qui sera présenté incessamment.

A l'Apollo. — René Jayet réalise les derniers extérieurs de *Une Femme a passé*, avec M^{me} Talba, Camille Bardou, Jean Gérard et Gaby Dary, tandis que Gonet, son régisseur, surveille au studio Gaumont le montage d'un grand décor représentant un café-concert et dansant dans lequel seront tournées, avec une nombreuse figuration, les principales scènes du film. La photographie est de l'excellent opérateur Légeret.

A Gaumont. — Personne. On prépare un important décor pour *Une Femme a passé* que met en scène René Jayet.

A Joinville. — Au Studio des Rétroviroirs il n'y a plus personne. Henri Etievant ayant terminé la réalisation de *Fécondité* dont le montage est commencé.

Aux Cinéromans. — On monte les décors de *La Tentation*, d'après la pièce de Charles Méret. Claudia Viciu sera la vedette de ce film et aura pour partenaire Jean Dalsace. René Hervil mettra en scène.

Jacques de Baroncelli a terminé, le 1^{er} février, la réalisation de *La Femme et le Pantin* par un brillant feu d'artifice tiré dans les jardins du richissime don Mateo en l'honneur de sa bien-aimée Conchita. Pour ce feu d'artifice tous les artistes et la figuration avaient été munis de torches lumineuses qui devaient être allumées à un signal donné. Des boîtes d'allumettes avaient été distribuées à cet effet mais aussitôt le feu d'artifice éteint Borrois et Sauvet, hommes d'ordre et d'économies, ramassèrent lesdites boîtes et les enfermèrent soigneusement afin de pouvoir s'en servir dans un prochain film. Je recommande aux metteurs en scène ennemis du gaspillage ces deux excellents administrateurs.

M. Georges Amadot, administrateur du *Croisé*, scénario de Jaubert de Benac, production Jean de Merly, a engagé Maxudian et Jean Gérard un jeune premier, la révélation de cette année, pour deux rôles principaux. Il est question pour le rôle de Saint Louis d'un éminent sociétaire de la Comédie-Française.

Le montage de *Cagliostro* est complètement terminé. Cette superproduction d'Albatros sera présentée vers le 10 mars.

Chez Albatros on découpe, d'après un roman espagnol très en vogue, le scénario d'un nouveau film dont les premiers tours de manivelle seront donnés en avril. Le titre n'est pas définitivement fixé et on ne sait pas non plus qui mettra en scène et quels sont les artistes qui interpréteront cette production.

A Franceur, sous un décor représentant un bar, Roger Lion tourne un film de court métrage et d'avant-garde qui a pour titre : *Un soir au Cocktails-Bar*. Tous les rôles sont exclusivement interprétés par des vedettes de théâtre ou de l'écran : Maxudian, Georges Colin, André Nox, Pierre Juvenet, Jean Dehelly, Mihalesco, Jim Gérard, René Lefebvre, Sokolenski, Tourrel, Escoffier, André Max, Lere, Franck, Tony d'Algy, Perigaud et Gina Manès, Gil Clary, Marthe Serbel, Marianne Cantrelle, Olga Valery, Paule Dagrève. L'opérateur est Amédée Morrin, Carrère assure la régie.

Les plus belles femmes d'Europe ont passé devant l'objectif de l'opérateur Chénal, au studio Apollo, pour la plus grande satisfaction des amateurs de la beauté et de la grâce.

Géo SAACKÉ.

LA ZONE

Petit film très amusant

La zone, ceinture pouilleuse de la capitale brillante... On l'aperçoit lorsqu'on part en vacances, quand on en revient. On se dit alors, en voyant ses masures lamentables :

— Il y a des gens qui vivent là-dedans ! Et puis on n'y pense plus pendant un an, et on laisse ses habitants vivre en paix dans leurs vieilles baraques de planches mal jointes, dans leur wagons aménagés (tant bien que mal, dans leurs roquettes fatiguées, sans rien connaître de leur existence. Pour nous, la zone était aussi inconnue que la Papouasie.

Et, comme elle, nous la connaissons aujourd'hui par un documentaire, dû au bon metteur en scène Georges Lacombe. Ce film attrayant nous révèle un peuple, des mœurs qui, pourtant si près de nous, nous semblent d'un autre âge ou d'un autre pays.

La vie des chiffonniers, que nous ne connaissions que pour ses avoir maudits, pendant notre sommeil du petit matin, ils viennent secouer les poubelles pour en extraire les restes utilisables, nous est révélée. Et ce n'est pas seulement le côté pénible de leur existence qui nous apparaît : on voit encore leur vie intime, leurs modestes ripailles, leurs amours.

Les gosses, qui semblent échappés des cruelles illustrations de Steinlen pour les chansons de Bruant bien que souffreteux

Dans ce film, l'atmosphère est créée avec des moyens simples : voyez ces roulettes alignées, ce gosse impayable, coiffé d'un melon trouvé sur un tas de détritus !



La présentation de *La Zone* a coïncidé avec la mort de la Goulue qui en était en quelque sorte la vedette. Cette photo est extraite du film.

bien que déguenillés et sales, trouvent encore, dans leur triste enfance, des jeux et des occasions de rire...

Et, note émue dans cette vie de rudesse, un long passage nous montre la « Mère aux chiens », brave vieille femme qui recueille les pauvres bêtes perdues et les nourrit et les soigne sans faire tout le bruit de la S. P. A., et sans espoir de recevoir d'elle médailles ni récompenses.

Un beau film, dont les photographies sont parfaites, homogène en son action, et bien joué.

En elle-même émouvante, cette revue l'est plus encore depuis quelques jours, car elle est la dernière manifestation publique de la Goulue, la pauvre Goulue qui vient de mourir sans que personne songeât à l'accompagner jusqu'à sa tombe.

Mais la Presse ne l'a pas oubliée, et tous les journaux lui ont rendu un dernier hommage, jusqu'à notre grand et grave confrère *Le Temps* qui, suprême honneur, a publié sur elle une excellente oraison funèbre de notre bon confrère Georges Montorgueil, l'ancienne *chahuterie* qui, du Moulin de la Galette était descendue en triomphe au Moulin Rouge, puis au Jardin de Paris, qui avait fui, par la grâce et l'agilité de ses jambes fines et de ses petits pieds, la joie de l'époque héroïque du quadrille, avec Grille-d'Egout, Valentin-le-Déossé et Pomme-d'Amour qu'on a oublié jusqu'ici de citer.

La Goulue, qui s'était installée dans une vieille roulotte de la zone, a tourné un bout de rôle dans le film de M. Lacombe. C'était une vieille femme épaisse et lourde, qui n'avait plus comme joie dans la vie que l'alcool. Elle était philosophe, ne regrettait pas sa vie brillante de jadis, mais aimait à se la rapeller comme un beau souvenir.

Comme il y a loin des inoubliables dessins que faisait d'elle le grand Toulouse-Lautrec à cette pauvre vieille de la zone !

Daniel ABRIE.

NOTRE FILM PARLANT

Je m'y connais, moi !

Pour rien !

AU Cocktails-Bar avec Roger Lion !... Un soir ! Cocktail de vedettes : Maxudian, dont aucune ivresse brisera la ligne qui va de la pointe de la barbe au pli du pantalon ; Georges Colin, qui, réminiscence de Mon Homme a des déhanchements de java ; Gina Manès, paradis des fièvres au fond des yeux ; Gil Clary, carapace d'or des cheveux comme une mousse de champagne qui retomberait en pluie, et la danseuse Valery, papillon qui a troqué ses ailes pour une nuit au cabaret... Jean Dehelly, fin et précieux, Jim Gérard, Georges Tourrel et René Lefebvre.

Et puis voici encore, défilant sous l'œil cyclopéen d'A. Morrin : André Nox, en homme qui boit ; Tony d'Algy, en sportif aux muscles morts ; Pierre Juvenet, en vieux marcheur assis ; Marianne Cantrelle, Marthe Serbel, Paule Dagrève, Charles Franck, énorme Gargantua. Roger Lion dirige, Bon my tourne.

Mais soudain une apparition qui suscite, en des souvenirs classiques — romantiques plutôt — mal éteints, des vers de Lamartine, Vigny, Baudelaire : Marthe Mussine vient d'apparaître...

L'ingénue au Cocktails-Bar ! Avant garde, c'est là un de tes coups les moins prévus ! Et j'ai vu l'ingénue boire à pleines lèvres prérhaphaéliques les coupes de cette atmosphère de fièvre et de frénésie ! L'entr'acte me livre cette enfant, palpitante encore du jeu des lumières. N'est-ce point l'heure des confidences ? Et le jus des cocktails ne glisse-t-il pas dans son sang qui court sous sa peau mate et friable le besoin des épanchements ?

Elle me parle d'une voix câline, très douce comme son regard. Et nous sommes tout à coup très loin du cinéma, à la Sorbonne, à l'Institut catholique, au Collège de France où Marthe Mussine, jeune licenciée ès-lettres (a-t-elle vingt ans ?) allait encore hier avant de découvrir le Cocktails-Bar...

Parrainée d'étoiles, comment mangera-t-elle de confiance dans la sienne ? Et puis, il n'y a guère, alors qu'elle était toute petite et ne songeait pas au cinéma, le Cardinal Amette à qui on l'amenait, voyant un visage aux traits si délicatement modelés, ne lui dit-il pas en la bénissant : — Je vous souhaite une belle carrière... d'artiste, mon enfant !

Cette prédiction et ce vœu se sont réalisés. ...Voilà comment, après s'être engagée sur le chemin des écoliers les plus studieux, une ingénue a débuté l'autre soir au Cocktails-Bar.

Pierre HEUZÉ.

C'est un metteur en scène français qui, pendant quelques mois, semblait s'être spécialisé dans les films d'atmosphère maritime. Il y a déjà tourné plusieurs productions à l'aide de la marine militaire française. Un jour, il y a de cela quelque temps, se trouvant au large de Bizerte, il dirigeait les manœuvres d'un torpilleur et donnait à l'officier qui l'accompagnait toutes les indications nécessaires.

— Vous allez faire évoluer le torpilleur ainsi ; si le dirigea tout d'abord dans cette direction et, arrivé à un demi-mille du point où il se trouve actuellement, il ira de bâbord.

— Mais, Monsieur, répondit l'officier tout surpris, c'est impossible ! Dans aucun mouvement naval, un bâtiment ne doit manœuvrer ainsi. C'est contraire aux règlements internationaux.

— Si, interrompit le metteur en scène irrité, vous exécutez mes ordres ; je connais mon affaire ! Songez, Monsieur, j'en suis à mon sixième film maritime, et ce n'est pas vous qui pouvez m'apprendre les règles de la navigation ?

— Bien, monsieur, répondit le marin. J'envoie demain ma démission au ministère, et après-demain je deviens metteur en scène !

La barbe !

Jaques Catelain doit bientôt jouer le rôle d'un jeune malade, Bassa, dans *Nuits de Prince*, le film qu'on tourne actuellement d'après le beau roman de Jacques Kessel.

Et Gina Manès lui disait l'autre jour au studio : — Il vous faudrait une bonne grippe, le temps de laisser pousser une barbe de convalescent, qui ferait bien pour le personnage !

Est-ce par conscience professionnelle ? Toujours est-il que, le lendemain, le plus aimé de nos jeunes premiers était au lit avec la fameuse grippe que lui souhaitait sa gracieuse partenaire.

Encore la barbe !

Les deux sympathiques artistes français, Gabriel Gabrio et Paul Meant, venaient d'arriver à Londres pour tourner dans un studio d'Elstree les intérieurs du film *La leur sur les cimes*, dont ils venaient de terminer les extérieurs sur la Côte d'Azur. Pour les besoins du rôle, ils devaient conserver tous deux une barbe hirsute, irrégulière et broussailluse. Comme ils se présentaient au bureau de l'hôtel pour retenir leurs chambres, quelle ne fut pas leur stupeur d'entendre le portier leur répondre :

— Mais parfaitement, messieurs, nous avons d'excellentes chambres ; nous avons également un coiffeur qui est attaché à notre établissement et nous vous conseillons de lui rendre visite sans plus attendre.

Gabriel Gabrio et Paul Meant furent fort surpris de cette réception.



Préparant la distribution du film *Les Croisés* que, sous la direction de Raymond Bernard, doit bientôt mettre en scène M. Dimitri Kirsanoff, avec la collaboration de Joé Hamman, d'après un scénario de M. Jaubert de Benac, M. Jean de Merly songea à engager Greta Garbo et commença des pourparlers avec l'impresario européen de cette artiste. Celui-ci répondit que la proposition ne manquait pas d'intéresser la vedette et que cette dernière, pour tourner le principal rôle du film, demandait 1.000 dollars par jour, soit au cours du change 25.000 francs quotidiens.

Tout simplement !

Cinéma-Restaurant

A Bairenath, lorsque l'on donne une audition de la *Tétralogie* de Wagner, qui dure près de deux jours, on n'est pas étonné de voir les spectateurs arriver avec d'abondantes provisions de siège : saucisses, choucroute et vin du Rhin.

Mais un spectacle qui dure à peine trois heures, comme celui de certain cinéma de la rive gauche, ne nécessite pas qu'on se restaure pendant la représentation.

Pourtant, l'autre dimanche, des jeunes gens, en culotte et en casquette, n'ayant rien trouvé de mieux pour se faire remarquer, revinrent, après l'entr'acte, chargés de pains de quatre livres et de boîtes de saumon et se mirent à manger pendant la projection, flattant agréablement les narines de leurs voisins de l'odeur du poisson fumé...

L'Avant-garde autorise toutes les fantaisies. Mais celle-là confinait singulièrement à la nudité... Et, pour manger, il y a le bar.

Un nom qui porte chance

Griffith est un nom à la mode à Hollywood : on comptait déjà D.-W. Griffith, qu'on appelle là-bas « le Grand Maître du film », Corinne et Raymond, stars bien connus, et E.-H. Griffith, qui, bien que moins célèbre, n'en est pas moins un directeur important. Et voici aujourd'hui Miss Eleanor Griffith, une vedette des théâtres de New-York, qui vient dans la capitale du cinéma pour y tourner, dans *Alibi*, un grand film parlant à la gloire de la police américaine.

Vous qui voulez devenir star, si vous partez pour Hollywood, n'oubliez pas de vous faire appeler Griffith.

Le point de vue du vieux Breton

Julien Duvivier et ses interprètes se trouvaient à Paimpol où ils tournaient plusieurs extérieurs maritimes de *La Divine Croisière*. Un matin, un vieil industriel breton vient se joindre aux nombreux curieux qui, intéressés, suivaient les prises de vues, et se mit à poser à Jean Murat de nombreuses questions sur le cinéma.

— Alors, on vous paye pour faire cela ? — Mais parfaitement ! — Pas possible ! Et comment ?

— Mais au mois, pour tout le temps que l'on a besoin de vous.

— Ah ! Ah ! Et lorsque vous ne travaillez pas, tenez, comme en ce moment par exemple, vous êtes payé quand même ?

— Oui. — Ah ! ça c'est incompréhensible. Mes employés, je ne les paye qu'à l'heure ou aux pièces. Ça ne m'étonne plus que les films coûtent si cher.

Mégatomane

A la présentation d'un grand film d'épopée qui avait lieu dans la salle de l'Empire, un de nos confrères demanda au contrôle une place, et montra sa carte de critique.

— Non, monsieur, je ne vous placerais pas, lui dit le monsieur qui s'occupait du contrôle.

— Mais enfin... — Ah mais ! ne faites pas de boucan, hurle l'irascible personnage, qui était le seul à en faire. Je n'ai pas d'explications à vous donner : vous n'entrerez pas parce que je ne veux pas, na !

Comme notre confrère, sans répondre — et qu'aurait-il pu répondre ? — s'en allait, il rencontra un de nos jeunes premiers qui lui offrit une carte d'invitation. Il revint donc à la charge, et retrouva devant lui, lui barrant le chemin, le même cerbère, criant son leitmotiv :

— Vous n'entrerez pas... — Pourtant, cette fois... — Non ! vous n'entrerez pas ! Et puis, vous commencez à m'embêter : une fois pour toutes, je vous prie de quitter l'Empire !

Sans doute était-il un de ces malheureux qui croient être Napoléon... LE MICRO... APHONIE.

Bessie Love, comme on le voit à gauche, adore les animaux !. Et, parmi les jolies fermières du Texas, elle cherche à répandre cette nouvelle mode pour mener le bétail aux champs. Mais, sans doute, aurait-elle plus de succès dans les fermes où l'on va prendre le thé... à Deauville !

SANS CONCURRENCE

QUALITÉ
Ce poste MAB 6 est fabriqué avec des pièces de toute première qualité. Condensateurs à démultiplier sous soie, transformateurs blindés, bobines MF étalonnées, garanti à 1/10^e de kilocycle.

ÉLÉGANCE
Coffret en acajou verni, Panneau de devant en ébène marbrée.

SÉLECTIVITÉ
Le seul poste séparant Daventry de Radio-Paris à 100 mètres des antennes de cette station.

RENDEMENT
Chaque poste est livré avec une notice indiquant les réglages des 25 principales stations européennes de T. S. F. de France, Angleterre, Italie, Russie (Moscou), Allemagne etc...

Prix du Poste MAB 6 nu, au comptant. .. 590 fr.

L'installation complète du poste MAB 6 comprenant : poste, piles, accus, haut-parleur ou diffuseur, cadre, lampes, micro, etc... En résumé, tout ce qui est nécessaire à son fonctionnement immédiat.

Au comptant .. 1.350 fr.
Par souscription : 15 versements de.. 97 fr.
dont le premier à la commande, le second à la livraison et les treize autres mensuellement.

M.A.B. 6 Lampes
garantie : 5 ans
Contre tous vices de fabrication.

ÉTABLISSEMENTS KERA-BRODIN
8. RUE FANNY. CLICHY-SEINE
(coin 106. boulevard Victor-Hugo)

Audition de 16 à 19 heures tous les jours même le dimanche et de 16 h. à minuit les mardis, jeudis et samedis

TRAM 39 et 40. AUTOBUS R Descendre au Rond-Point Victor-Hugo, puis suivre le boulevard Victor-Hugo jusqu'au 106, la rue Fanny est à droite.
L'autobus R bis et le tram 73 passent devant la rue Fanny.
NORD-SUD : PORTE DE CLICHY. Entrer dans Clichy par la porte de Clichy et rejoindre le Rond-Point Victor-Hugo.
Tél : Marcadet 33-82

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

L'ingénieur Brodin.

gloria Swanson

Tour à tour femme du peuple, chanteuse d'opéra, femme du monde, fille des rues, Gloria Swanson ne se départit jamais de sa grâce, mais sait, quand il le faut, la rendre crapuleuse...

qui n'appartiennent qu'à elle, trouvent ici l'occasion de se manifester en toute liberté.

Chez Jane Marnac, qui créa, on le sait, sur la scène du théâtre de la Madeleine, ce même rôle, dans *Pluie*, de S. Maugham, il y avait certes une distinction et un tempérament dramatique inné qu'on chercherait vainement chez la créatrice de *Madame Sans-Gêne* : le jeu de Gloria a pourtant sur le public bien plus d'action que celui de Marnac.

Ce geste sec et saccadé, ces mouvements du visage qui consistent à découvrir les dents qu'elle a magnifiques, à abaisser les coins de la bouche pour marquer le dédain, à secouer nerveusement la tête ou à couler des regards obliques sur les paupières baissées : toutes ces expressions dont Gloria Swanson use constamment, on les sent voulues, apprises. On voit bien qu'elle les emploie à coup sûr sans qu'aucune spontanéité, aucun naturel ne les commande. Et cependant elles nous touchent profondément ; tant il est vrai que le cinéma réclame un long travail de préméditation, et non point ce jaillement irrésistible de l'inspiration qui est la pierre d'achoppement de tous les autres arts.

Gloria Swanson a d'autant plus de mérite à nous émouvoir ainsi que son visage est passablement dépourvu de caractère. De face tout au moins, car le profil est plus marqué ; mais quelle mièvrerie dans ce nez pointu, dans ce menton légèrement en avant. Quant à la taille, elle est trop médiocre pour lui permettre d'aborder les grands rôles : même pour une actrice qui posséderait une plus grande puissance d'expression, ce serait un handicap. Elle, qui n'est qu'un gracieux et nerveux petit animal, elle est par cela condamnée à des rôles pittoresques et superficiels.

Souhaitons du moins qu'ils soient tous aussi bien adaptés à ses moyens que celui de *Faiblesse humaine*.

CHARENOL.



Le public, qui porte tant d'intérêt aux stars du cinéma américain, ne se doute point que ce ne sont le plus souvent que des poupées bourrées de son, des marionnettes évoluant au gré du metteur en scène. La plupart d'entre elles ne savent faire que deux ou trois gestes, toujours les mêmes, et, de ce répertoire si limité, le réalisateur devra s'efforcer de tirer le maximum, en imaginant un scénario où toutes les ressources de la star seront mises en valeur, puis, une fois arrivée devant l'appareil de prise de vues, en l'utilisant exactement comme il utiliserait un automate perfectionné.

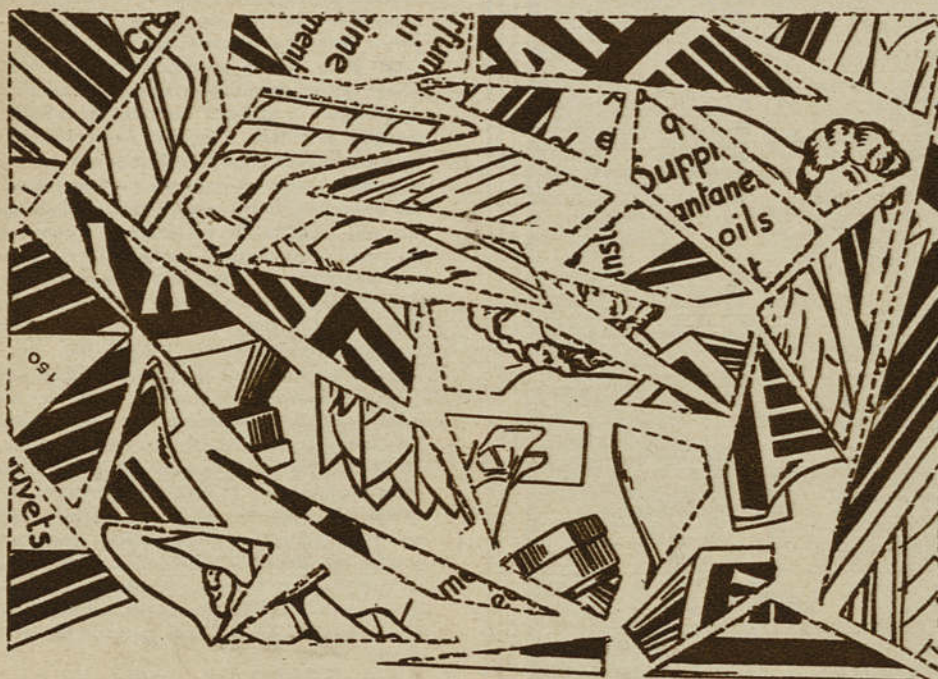
Les ressources de Gloria Swanson sont un peu plus nombreuses que celles des ingénues et des wamps du film américain classique. C'est la raison pour laquelle on l'a classée dans une catégorie intermédiaire, entre la pure jeune fille, genre Mary Miles, Mary Pickford, et le grand premier rôle type Norma Talmadge, Pola Négre. Les expressions un peu canailles qu'elle adopte volontiers ont incité ses managers à la pousser vers des rôles assez risqués, comme celui de cette chanteuse d'Opéra, dans *Sunna*, qui se grise avant d'entrer en scène et qui accepte qu'un... ami de passage lui offre des diamants et règle ses factures.

Les contrastes sont souvent cherchés par les scénaristes de Gloria qui pensent faire ressortir la diversité de ses moyens en la montrant, dans *Mondaine* par exemple, en fille du peuple, puis en femme du monde ; ou dans *Faiblesse humaine*, d'abord en gigolette exubérante, ensuite en pécheresse repentie.

Ce rôle de Sadie Thompson dans *Faiblesse humaine* qui est le dernier dans lequel nous ayons eu l'occasion de voir Gloria Swanson est aussi celui dans lequel elle se montre le plus à l'aise. Cette aisance nonchalante, cette grâce un peu vulgaire



Grand Concours du "TAKY" 125.000^{frs} de PRIX



RÈGLEMENT

Pour participer à ce Concours, il suffit de découper et de reconstituer une image que vous connaissez toutes, et d'adresser cette reconstitution présentée avec autant de goût que possible sur du papier blanc, aux Laboratoires Charles ROGER (Service Concours), 39, boulevard Jean-Jaurès, à Boulogne-sur-Seine, avant le 1^{er} Mars 1929 (timbre à date de la Poste). Cet envoi devra être accompagné de la première page de 2 notices semblables à celles qui entourent chaque tube de TAKY, du nom et adresse du commerçant qui aura vendu les 2 tubes. Dans le but de départager les personnes qui auront effectué ce petit travail amusant et facile, et de permettre de décerner les très jolis prix de ce Concours, il faudra également que les concurrentes veuillent bien nous indiquer en trois mots, et par ordre de préférence, les trois qualités dominantes qu'elles reconnaissent à leur fidèle TAKY.

La liste idéale de ces trois qualités a été déposée sous scellés apposés par M^{re} Oudinet Huissier, dans un coffre des Laboratoires Charles ROGER, et le dépouillement du Concours sera effectué sous le contrôle de cet Officier ministériel.

LISTE DES PRIX

PREMIER PRIX : 15.000 francs en espèces
Deuxième PRIX : 10.000 francs
3^e PRIX : 7.500 fr. en espèces - 4^e PRIX : 5.000 fr. en espèces
5^e PRIX : 2.500 fr. en espèces - 6^e PRIX : 1.500 fr. en espèces

Du 7^e au 10^e PRIX : un aspirateur "Aspiron", d'une valeur de 780 fr.
Du 11^e au 20^e PRIX : un phonographe portatif "Opéra" d'une valeur de 295 fr.
Du 21^e au 220^e PRIX : un coffret de la Maison Violet, d'une valeur de 195 fr.
Du 221^e au 1.000^e PRIX : une pendulette Galuchat, teinte mode, d'une valeur de 36 fr.
Du 1.001^e au 1.600^e PRIX : un stylo Zodiaque, d'une valeur de 35 fr.
Du 1.601^e au 2.600^e PRIX : un vaporisateur.
Du 2.601^e au 3.000^e PRIX : une boîte à poudre artistique.

Les détaillants qui auront vendu les tubes de TAKY aux bénéficiaires des 100 premiers prix recevront des Laboratoires Charles Roger un très joli souvenir.

Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande une reproduction fidèle de cette insertion.

Le résultat du Concours sera publié fin Mars 1929
CETTE ANNONCE NE PARAITRA QU'UNE FOIS

En potinant avec nos Lecteurs...

ALBERT CONTROUÏT. — Voici les adresses demandées. Clara Bow, Esther Ralston, Studio Famous Players Lasky, Californie; Laura La Plante, Studio Universal, Universal-City, Californie; Raquel Torres et Lily Damita, Studio Metro-Goldwyn-Mayer, Culver-City, Californie; Kate de Nagy, aux bons soins des films Solar, 3, rue d'Anjou, Paris.

LE PETIT ALGEROIS. — Billie Dove est Américaine (un article lui a été consacré, il y a quelques semaines. Son adresse : Studio First National, Burbank, Californie. Peut-être vous enverra-t-elle sa photo. 2^e La partenaire de Douglas Fairbanks dans *Le Gauchon* est Lina Velez, une jeune Mexicaine pleine de talent. Merci pour votre encouragement.

M. SICARD TOULOUSE. — Pour écrire à Kate de Nagy, adressez votre lettre aux Films Solar, 3, rue d'Anjou, qui fera suivre. Son âge, 24 ans.

JEAN WALTERSCHEID. — Vous désirez faire du cinéma, lisez donc la réponse que j'ai faite à M^{lle} Emilienne Arnout. C'est celle que je vous fais. Pourquoi voulez-vous faire du cinéma, savez-vous que c'est loin d'être un amusement et que c'est un métier à la fois pénible et ingrat.

P. M. FARNIEAU. — Si vous désirez des conseils techniques adressez-vous de la part de *Cinéma* à M. A. P. Richard, 17, rue Gaillon, c'est un excellent technicien qui connaît admirablement son affaire et qui se fera un plaisir de vous répondre. C'est d'ailleurs un journaliste très averti qui, une fois par mois, traite des questions techniques dans le journal corporatif *Cinéma* et *Cinéma*, que nous vous conseillons de lire. Lisez également *Le Cinéma*, autre revue spécialisée.

AVE CÉSAR. — Pour écrire à Marie Glory, adressez votre lettre aux Cinéma, 8, boulevard Poissonnière, qui feront suivre.

DE LA RIBAUDIÈRE. — Dolores del Río vient de divorcer, écrivez-lui : aux Artistes associés, 20, rue d'Aguesseau, qui lui transmettront votre lettre.

RENÉ. — J'ignore l'âge exact de Brigitte Helm, elle doit avoir environ 25 ans. Écrivez lui aux Films Solar, 3, rue d'Anjou, à Paris, qui feront suivre votre lettre.

CASSE MAIS NE PLE PAS. — Vous verrez bientôt Laura La Plante dans un film d'épouvante dans le genre de *La Volonté du Mort*.

CHÉRETTE M'A DIT. — 1^o Le cinéma et le théâtre sont tous deux difficiles. Le cinéma a ses inconvénients et ses ennuis, le théâtre a les siens. 2^o *Cinéma* publiera dans un prochain numéro un important article sur Mosjoukine. Vous serez satisfaite. 3^o *L'Équipage* en effet est un beau film. L'interprétation de Georges Charlia est remarquable, celle de Jean Dax aussi.

M. COQUART. — C'est une excellente idée que celle de vouloir fonder un ciné club à Grenoble. J'espère que les nombreux lecteurs que possède *Cinéma* en cette ville, vous prodigueront leurs encouragements. L'adresse de M. Pierre Rambaud, notre correspondant, est 3, quai Créquy. Adressez-vous à lui, nul doute il vous aidera car nous lui avons fait part de votre projet. (Voici pour les lecteurs intéressés l'adresse de M. Coquart, 3, rue Jean-Jacques-Rousseau, Grenoble).

PARTIERS DE COMMERCE. — Monte Blue et Rod la Roque sont deux artistes bien distincts. L'un tourne pour Warner Bros, l'autre pour United Artists.

J.-B. A SAINT-CHAMOND. — Voici les trois adresses demandées : 1^o Luitz-Morat, 4, rue Auguste-Bartholdi; 2^o Donatien, 75, avenue Niel; 3^o Fritz Lang, Friedrichstrasse 224. S. W. 48, Berlin.

DARTAGNAN 126-130. Nous allons bientôt mettre en vente un relieur pour garder *Cinéma*. Le projet étant actuellement à l'étude je ne puis vous donner des précisions. Attendez.

DANIELLE AVRIL. — Pour écrire à M. Jean-Jacques Dalbert, vous n'avez qu'à adresser votre lettre au studio Gaumont, 51, rue de la Villette. Peut-être lui parviendra-t-elle aussi!

PHILIP BOY. — Écrivez à Greta Garbo aux studios de la Metro-Goldwyn-Mayer, à Culver-City, Californie. Affranchissez à 1 fr. 50.

ALEX ET ROBY. — Votre franchise vous vaut ma sympathie puisque vous ne me posez pas plus de trois questions. Il ne faut pas être égoïste et penser un peu aux autres, n'est-ce pas? 1^o Vous désirez quelques titres de livres traitant de cinéma, vous avez : *Le Cinéma*, par Constet, édition Hachette; *Le Cinéma pour tous*, par Étienne Arnaud et Boisyvon, édition Garnier; *Le Cinéma*, édité dans la collection Sciences et voyages; *Le Cinéma*, par Henri-Diamant Berger, à la Renaissance du Livre et *L'Histoire du Cinéma*, par Michel Cossac, édition du Cinéma. 2^o et 3^o Vos deux idées sont très intéressantes, mais irréalisables, peu de gens savent ce que c'est qu'un scénario ou comment on tourne un film et les réponses qui nous parviendraient si nous faisons ces concours risqueraient d'être aussi intéressantes que nombreuses. Tous les spectateurs ne connaissent pas le cinéma aussi bien que vous. Nous reviendrons sur ces sujets une autre fois, voulez-vous?

EMILE COHEN TUNIS. — Pour écrire à Anny Ondra adressez votre lettre aux films Solar, 3, rue d'Anjou, à Paris, qui la feront suivre.

X. DE BÉRE ET RONTITSCH. — 1^o Dorothy Sebastian doit paraître dans plusieurs films américains dont les titres français ne sont pas encore arrêtés. 2^o Pour avoir des photos d'elle demandez à la Metro-Goldwyn, 49, rue Condorcet, qui peut-être vous en enverra.

IVES SNOT A STAMBOUL. — Voici les adresses demandées : Eveline Brent, Studios Famous Players Lasky, Hollywood, Californie; Lily Damita, Greta Garbo, Joan Crawford, Studio Metro-Goldwyn-Mayer, Culver-City, Californie; Sue Carol et Billie Dove, Studio First National, Burbank, Californie.

ADAMANTICE DE CINÉMA. — 1^o Plusieurs concours sont actuellement à l'état de projet. Charles Rogers doit répondre aux lettres de ses admiratrices, mais je ne puis vous l'assurer. 3^o Vous pouvez vous procurer de ses photos aux Artistes associés, 20, rue d'Aguesseau, à Paris.

LOUIS BOCHUD. — 1^o Vous avez très peu de chance pour placer un scénario en France et à l'étranger aussi, surtout si c'est celui d'un film comique. Nous vous déconseillons d'essayer. 2^o Le prix d'un scénario? Depuis cinq francs jusqu'à neuf cent mille francs; cela dépend de sa qualité.

L'HOMME AU SUNLIGHT.

De nos correspondants...

STRASBOURG...

La présentation de *Vocation* de M. Jean Bertin vient d'avoir lieu à Strasbourg et fut un gros succès pour M^{lle} Rachel Devyris et M. Jaque Catelain et pour M^{lle} Colette Jehl, qui est très connue dans l'est comme artiste chorégraphique et a dansé fort souvent pour des œuvres de bienfaisance.

A propos de cette présentation, M. Jehl, le père de la charmante artiste, nous écrit une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

Je vous écris, pensant que cela doit intéresser votre Direction, d'apprendre que le numéro 7 de votre journal contenant l'article sur le Cardinal Dubois et sa bienveillance



Colette Jehl, la charmante vedette alsacienne et Jaque Catelain dans *Vocation*.

vis-à-vis de la mise en scène de *Vocation* m'a servi pour m'introduire ici auprès de l'Évêque de Strasbourg et le décider de sa lettre présentée officiellement à la présentation du film : les deux secrétaires de Monseigneur Ruch y ont du reste été fort remarqués. En plus, les deux grands régionaux catholiques — également à la suite de la lecture de votre article — ont fait paraître exceptionnellement des notes sur ce film, alors qu'ils refusent ordinairement toute publicité pour des films laïques. Vous voyez donc comme un article tel que le vôtre peut souvent servir à rompre la glace.

Recevez, Monsieur le Directeur, mes salutations respectueuses.

Paul JEHL.

La première séance organisée par les « Amis du cinéma » à Strasbourg, et que l'on pourrait désigner par « Un gala René Clair » fut un véritable succès.

Après une courte allocution du professeur Pautrier, président de la Société, sur les buts de cette nouvelle association et cinq minutes d'un documentaire d'avant guerre, M. Clair prit la parole et exposa la situation actuelle du cinéma après en avoir esquissé toute l'histoire.

P. H.

GRENOBLE...

Si nous voulons réserver à chaque événement cinématographique une chronique en rapport avec son intérêt et son importance, c'est à la première séance de cinéma pur que nous devons consacrer celle-ci.

La présentation de quelques bandes de cinéma pur a obtenu un très grand succès. Organisée par *Les Heures Alpines*, la conférence de M. Paul Francez, suivie de la

"CONCOURS DU HOP"

M. Charles Maillols informe les aimables lecteurs de "Cinéma" qu'ils n'auront pas perdu pour attendre et qu'ils recevront vers le 15 février de belles récompenses.



NANCY...

La Société Française des films « Paramount » fait vraiment de beaux efforts. M. H. Dessort en est le directeur très averti, et M. Hochard le sympathique représentant.

Ceux qui ont vu les derniers films présentés, tels que : *Nuits de Chicago*, *La Chanson du bonheur*, *Un Homme en habit*, *L'Insurgé* avec le regretté Fred Thomson, *Hula*, *Le Postillon du Mont-Cenis* et *Condammé-moi*, savent très bien que les réalisations qu'ils pourront applaudir prochainement, ne les décevra en rien, loin de là.

Après *Crepuscule de Gloire*, nous verrons *Senorita* avec Bébé Daniels, *Confession* avec Pola Négri, *Val de Cœur* avec Adolphe Menjou et le film tant attendu *Les Ailes*.

M. J. KELLER.

BARCELONE...

Le cinéma est en pleine activité en Espagne. On vient d'y tourner *La Ultima Cita* (*Le Dernier Rendez-vous*), la plus récente production de Film National Gaumont. Dans ce film, la petite artiste Louise Gargallo, âgée de 10 ans, a su justifier la confiance qu'on avait dans ses dons d'artiste cinématographique. Il y a aussi dans la même production une vedette très connue, Elvira de Amaya, que l'on peut classer parmi les meilleures « stars » européennes.

Au point de vue technique, il faut dire que c'est le film le plus soigné qu'ait jamais produit la cinématographie d'Espagne.

Les photographies nous montrent de beaux extérieurs espagnols, parmi lesquels figurent « Les jardins du Royal de la Granja », « La fierté du Palais Royal de Segovia », les grandes cités de Madrid et Barcelone, et notamment les gigantesques massifs de roches de Montserrat, uniques dans le monde et vrai motif d'admiration pour ceux qui ont eu la fortune de les avoir visités.

C'est M. François Gargallo, très bien secondé par M. James Piquer, directeur technique, qui a mis ce film en scène, et M. Filemon Gil, qui a été chargé de la photographie.

Il a été reçu, avec un succès complet, par le public qui a rempli pendant des semaines les salles où il a été présenté.

Louis PLANS.

CHAUSSURES NICOLL

Contre la vie chère La Carte de réduction Prix de gros
3 Usines spécialisées

Pour DAMES, depuis 69 fr. 90 tous talonnages et toutes peausseries.

Pour MESSIEURS, depuis 79 fr. 90 Richelieu noir et jaune, semelles crêpe, et semelles cuir.

SUCCURSALES : 58, RUE CAUMARTIN (métro St-Lazare) ; 15, RUE DE CHATEAU-DUN (carrefour Châteaudun) ; 51, RUE DU CHATEAU D'EAU ; 42, RUE DU FAUBOURG DU - TEMPLE (ouvert le dimanche) ; 79, RUE CROZATIER (ouvert le dimanche) ; 314, RUE DE VAUGIRARD (ouvert le dimanche) ; 185, RUE DE VAUGIRARD, Pasteur (ouvert le dimanche) ; 1, RUE D'ALÉSIA. 48, GRANDE - RUE, ASNIÈRES.

Avec cette carte, il vous sera fait une réduction de :

CARTE DE RÉDUCTION 1929

des
Chaussures NICOLL

Première paire : 5 %

Deuxième paire : 10 %

Troisième paire : 20 %

Cette carte sera échangée dans nos succursales contre une autre carte au premier achat.

Expéditions en province contre mandat, plus 5 francs pour frais.

S'adresser : 185, Rue de Vaugirard.



Baclanova qui fait une étonnante création dans *Les damnés de l'Océan*, film présenté récemment et de haute qualité.

REDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :
(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
3 mois... 12 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis, 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
6 mois... 23 fr.	
1 an... 45 fr.	

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST REÇUE :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

ETUDES PUBLICITAIRES :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)